Andy Bruno, The Nature of Soviet Power: An Arctic Environmental History

Stéphane Frioux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10191>

DOI : 10.4000/monderusse.10191

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2017

Pagination : 748-751

ISBN : 978-2-7132-2698-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Stéphane Frioux, « Andy Bruno, The Nature of Soviet Power: An Arctic Environmental History », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 58/4 | 2017, mis en ligne le 01 octobre 2017, consulté le 06 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10191> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.10191>

Andy BRUNO

The Nature of Soviet Power

An Arctic Environmental History

New-York : Cambridge University Press, 2016, xix + 288 p.

L'histoire environnementale du monde russe aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles est un champ très dynamique. L'étude d'Andy Bruno, professeur à la Northern Illinois University, est susceptible d'intéresser bien au-delà des seuls spécialistes en histoire environnementale. En partant des rapports entre les hommes et leur environnement, l'auteur fait l'histoire d'un territoire qui a subi une forte transformation au ^{xx}^e siècle, et qui a connu différents régimes politiques dont les lourds bilans humains et écologiques ont déjà fait l'objet de comptes rendus pour le grand public et de réflexions universitaires¹. Le terrain choisi est une marge nordique de l'empire russe (puis de l'URSS), la péninsule de Kola, un territoire qui compte à peine dix mille habitants au début du ^{xx}^e siècle, parmi lesquels des pêcheurs, des chasseurs, des éleveurs de rennes. En quelques décennies, les effets conjugués de l'urbanisation, de l'industrialisation et de la militarisation le bouleversent profondément. Au moment de l'effondrement du système soviétique, sa population dépasse le million d'habitants et évolue dans un environnement très pollué et dégradé – « a polluted hell » (p. 175), « a landscape of risk » (p. 265). Qui n'a pas entendu parler des sous-marins de Murmansk ?

L'essai d'Andy Bruno est solidement problématisé. Qu'est-ce qui a transformé cette marge de l'empire russe en un des territoires les plus développés économiquement et les plus endommagés sur le plan environnemental, non seulement de la Russie, mais de l'Arctique en général ? Comment la nature de la région de Kola a-t-elle affecté les efforts industriels des Soviétiques ? Quelles idées et pratiques à l'égard de l'environnement les leaders communistes ont-ils empruntées, voire inventées ? Un état de l'art copieux soutient le questionnement ; on retrouve d'ailleurs des considérations historiographiques çà et là, qui auraient pu être concentrées dans le chapitre introductif.

Pour répondre à ces questions, l'auteur développe une enquête en cinq chapitres (un court chapitre conclusif clôt l'ouvrage), globalement chronologiques, même si on retrouve à plusieurs reprises des périodes clés de l'étude, comme les années 1930, ère du grand développement industriel stalinien, ou les années 1970-1980, apogée démographique et industriel. Il débute avec la construction du chemin de fer de Murmansk, qui va servir de colonne vertébrale au développement urbain et industriel de la région et poursuit avec les mines et les engrais chimiques, évoqués par le cas de l'apatite et des combinats dédiés au minerai. Un troisième cas traite de

l'élevage des rennes frappé par la politique de création de fermes d'État. Il examine ensuite la métallurgie du nickel et du cuivre, et ses fonderies responsables d'une forte pollution du milieu, pour finir avec le secteur énergétique, de la consommation du bois jusqu'à la centrale nucléaire du dernier quart du xx^e siècle, en passant par l'équipement hydroélectrique des rivières.

La perspective géographique n'est pas restreinte au territoire étudié. Quand l'état de l'art le permet, Andy Bruno met en place des comparaisons dans des régions similaires sur le plan géographique (monde arctique scandinave ou américain, Canada comme dans le cas de Sudbury, localité soumise à des pollutions liées à la métallurgie du nickel) ou fonctionnel (la Nouvelle-Calédonie pour le nickel). Il rappelle constamment que l'industrialisation entraîne des modifications environnementales à longue distance – telle la pollution des bords de la Caspienne, qui fournissait en pétrole une péninsule de Kola dépourvue de sources d'énergie fossile. C'est donc une histoire environnementale et connectée qui nous est contée.

Revenons plus longuement sur cette tragédie en cinq actes. Le premier narre l'époque des espoirs placés dans le développement des territoires quasi vierges de la péninsule de Kola, dès la fin de l'époque tsariste. Il vise à montrer que le régime communiste va reprendre l'héritage développementaliste de son prédécesseur, ainsi qu'une vision ambivalente de l'environnement : tantôt perçu comme un gisement de ressources à exploiter, tantôt comme une nature hostile contre laquelle il faut mener un combat pour aménager les infrastructures nécessaires à la mise en valeur des ressources. Dès le départ, la construction du chemin de fer s'opère dans des conditions de travail très difficiles et dans une situation sanitaire précaire. Cela entraîne le recours à une mobilisation de main-d'œuvre prisonnière, pratique que le régime communiste et notamment stalinien poursuivra à l'ère du Goulag.

Le deuxième chapitre, « Stalinism as an ecosystem », est centré sur l'ère de l'industrialisation à marche forcée de l'URSS, à partir de la fin des années 1920. Elle se traduit, dans la région étudiée, sous la forme d'un gros combinat pour l'exploitation de l'apatite des monts Hibiny, utile pour les engrais phosphatés. Cela entraîne l'arrivée de milliers de travailleurs et la création de villes vulnérables non seulement à la pollution industrielle, mais aussi aux risques de la région². L'auteur combine histoire environnementale et histoire sociale pour analyser ces installations nouvelles des monts Hibiny, qu'il qualifie de « microcosmes de la façon dont le stalinisme a changé les relations écologiques » (p. 84). Les responsables politiques locaux cherchent à dépasser les prévisions initiales de production, au détriment de la main-d'œuvre constituée en partie de paysans dékoulakisés, car la dureté de l'environnement décourageait beaucoup des volontaires ; on dénombre environ 45 000 colons forcés au début des années 1930. Le dossier de l'apatite est suivi après la mort de Stalin : pollution des eaux, ouverture de nouvelles mines, et même reconversion de sites vers le tourisme des sports d'hiver (Kirovsk, où une vieille usine d'enrichissement, très polluante, est fermée) sont successivement évoqués.

Le troisième cas porte sur l'élevage du renne dans la toundra et sur son développement durant l'ère soviétique. Cela n'alla pas sans tensions avec les animaux non domestiqués, qui se jouent des divisions administratives humaines, ni sans

poursuivre une politique ethnique qui poussait à la sédentarisation des populations lapones (les Sami). Andy Bruno touche à de nombreux aspects du sujet, depuis les sciences de l'élevage et de l'ethnographie communistes, qui reproduisent des analyses en terme de classes, jusqu'à l'impact de la collectivisation forcée et des purges, et aux résistances des populations éleveurs de rennes.

Le chapitre suivant opère un retour vers l'histoire industrielle à travers l'extraction et la métallurgie du nickel, choisies pour représenter la poursuite du développement de la péninsule dans les années 1945-1980. Ainsi, la région compte 800 000 habitants en 1970, par suite d'une croissance à un rythme moyen de 24 000 par an entre 1950 et 1970, attirés par l'emploi et les conditions sociales destinées à stabiliser la main-d'œuvre dans cet environnement rigoureux pendant les mois d'hiver : salaire plus élevé, congés payés, approvisionnement en produits de consommation rares ailleurs. Pour l'auteur, le cas du nickel et notamment de la ville de Mončegorsk suggère une autre explication de la dégradation écologique que celles généralement avancées (la brutalisation des hommes et de la nature, soit par le seul communisme ou le seul capitalisme ou par un régime autoritaire). Le contexte international des années 1970-1980 a fait du territoire autour des fonderies un enfer pollué : la croissance de la production mondiale est bien évidemment suivie par l'URSS et les premiers efforts faits dans les années précédentes pour restreindre la pollution ne suffisent pas à enrayer la production d'émissions toxiques. Les sources de minerais entrent aussi en ligne de compte, un gisement produisant du minerai plus chargé en impuretés. L'auteur prolonge le récit jusqu'à l'époque récente, en faisant – de manière évidemment moins fouillée – une histoire immédiate où apparaissent de nouveaux acteurs, tels les voisins Norvégiens prêts à financer une amélioration des techniques de production afin de réduire les externalités sur leur territoire.

Enfin, le cinquième « acte » opère une relecture de toute la période à travers l'enjeu de la mobilisation de sources d'énergies suffisantes pour répondre au développement industrialo-urbain. Au début de la période, les habitants comptent sur les ressources en bois, ce qui induit une forte déforestation dans les années 1905-1929, notamment durant l'époque de la Première Guerre mondiale, puis de la Guerre civile. Dans les années 1930, l'industrialisation stalinienne continue d'exploiter le bois tout en cherchant d'autres ressources, telle la tourbe extraite par les travailleurs du Goulag, tel le charbon importé depuis les gisements du Spitsberg et de Pečora dans l'Oural. En même temps arrive l'heure de la « houille blanche » : les premiers projets sur la rivière Niva accompagnèrent le combinat de l'apatite avec la mise en service de la première centrale hydroélectrique en 1934. Là encore, les travailleurs sous contrat s'enfuirent à cause des conditions de vie trop difficiles et les premiers barrages entraînèrent des problèmes écologiques pour la rivière. Durant les années 1960 s'opère un basculement du charbon vers le mazout, corrélé à une transition des chaudières particulières vers les réseaux de chaleur urbains et motivé en partie par la volonté de lutter contre la pollution de l'air. Mais ces réseaux ont des pertes et il faut les compenser en brûlant plus de combustible... La vraie limitation de la pollution aurait pu résider dans le nucléaire : une centrale est mise en service en 1973. Évidemment, c'était sans compter les problèmes de sécurité, dès la conception, ainsi que le défi des déchets, non

seulement du nucléaire civil, mais également des héritages de la période de la guerre froide telles les installations militaires (pour les sous-marins nucléaires en particulier). Mais, aux yeux des habitants, la crise écologique compte finalement peut-être moins que la crise économique consécutive à la fin du système soviétique, dans les années 1990, qui signifie la fin des avantages salariaux et matériels de la population du Grand Nord. La région perd un quart de sa population entre 1989 et 2006.

Même si le plan choisi (par « affaires » ou productions) entraîne un certain nombre de redites sur le plan thématique (le travail forcé) ou chronologique (le « moment stalinien »), on apprendra beaucoup de cet ouvrage, solidement ancré dans l'historiographie environnementale du monde russe.

1 – Paul Josephson, et al., *An Environmental History of Russia*, Cambridge : Cambridge University Press, 2013. Voir la recension qu'en a fait Laurent Coumel en 2014 : <http://monderusse.revues.org/8103>

2 – Andy Bruno a publié un très bel article sur les avalanches : « Tumbling Snow: Vulnerability to Avalanches in the Soviet North », *Environmental History*, 18 (October 2013), p. 683-709.

Stéphane Frioux

Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes